

Le Tigre déconfiné

Le magazine du Comité de l'Histoire du Lycée Clemenceau de Nantes

Numéro 78 - Le 21 juin 2026

Un Livre pour l'Eté

Des Profondeurs

de Carine Gaubert - Le Bourdon



Edité par *Les Perséides* en août 2025, ce roman de 796 pages est exceptionnel !

Il s'adresse à tous ceux et à toutes celles qui ont voyagé sur les océans et aussi à ceux et celles dont l'expérience fascinée des paquebots s'arrête au film *E la nave va* de Federico Fellini ou à la contemplation rêveuse d'affiches de transatlantiques.

Cette « reconstitution historique et fiction introspective, ce roman foisonnant », est aussi indispensable à tous ceux et toutes celles qui veulent entreprendre un beau voyage littéraire et naviguer à la découverte de l'invention de la psychanalyse.

L'auteure, Carine Gaubert - Le Bourdon, gratifie ici les lecteurs du *Tigre déconfiné* de notes inédites et précieuses à découvrir en accompagnement *Des Profondeurs*.

Responsable de la publication : J.-L. Liters

jeanlouis.liters@gmail.com



New-York, 21 septembre 1909.

**Freud, Jung et Ferenczi embarquent à Hoboken
sur le paquebot *Kaiser Wilhelm der Grosse*
pour rentrer en Europe.**

Embarquons avec eux !

A

Anna

Comment présenter Anna en quelques mots, alors qu'il nous a fallu dix ans – et un long roman – pour comprendre un tant soit peu qui elle est ? Il faudra accepter de se laisser guider, surprendre, déconcerter... comme elle ne peut que l'accepter elle-même le long de cette traversée mouvementée.

Mais, sans vouloir ici nous limiter à son état civil, lui-même déjà alambiqué, nous pouvons ici tout de même donner au lecteur quelques indications sur ce personnage duquel tout part et vers lequel tout converge, puisque c'est autour d'elle que se noue l'intrigue : que se tire le fil pour dérouler la pelote de son existence constituée, comme tant d'autres, autour d'un trauma – bien que ne s'y réduisant pas.

Anna Danielovna est née à Saint-Petersbourg, en 1867, de père français et de mère russe, descendante de polonais exilés : c'est en prenant des cours de Français (indispensable pour le commerce du textile, dans une métropole tournée vers l'Europe, et plus particulièrement vers Paris) qu'Olenka rencontre Daniel. Anna sera leur seconde fille, cadette de dix ans de sa sœur Lilia, avec qui elle semble ne rien partager.

Passionnée de lecture et de Littérature depuis son plus jeune âge – grâce à son contact précoce avec les livres de la librairie paternelle, jouxtant l'atelier de couture et la boutique de sa mère –, elle suivra cette voie comme un forcenée, malgré l'impossibilité d'étudier pour une jeune Juive, dans la capitale de l'Empire Russe, à cette époque-là. C'est « à la faveur » de la grave hystérie dont elle souffrira à l'adolescence que sa mère l'enverra, en désespoir de cause, à Vienne, où réside sa sœur Ilona, et où l'on parle d'un jeune professeur, fraîchement nommé directeur du service de Neurologie du premier Institut public de Pédiatrie : Sigmund Freud, en 1886, a 30 ans, et revient tout juste de six mois à Paris, passés auprès de Jean-Martin Charcot, dont il a pu étudier les méthodes novatrices dans le traitement de l'hystérie. Anna, à 19 ans, sera la première patiente traitée par la Psychanalyse, ou plutôt la « cure par la parole », menant par le bout du nez un Freud tâtonnant encore dans ses méthodes thérapeutiques. Elle rencontre, presque dès son arrivée à Vienne, un jeune étudiant en Géographie : Goldmund Lichtenberg.

Vingt-trois ans (et quatre enfants) plus tard, Anna et Goldmund accompagnent en Amérique leur fils aîné, Wilhelm, qui, en tant qu'élève le plus doué de Freud, doit intégrer l'Université de Worcester, en qualité d'étudiant-chercheur. Le couple s'en retourne seul vers l'Europe, toujours aux côtés – bien qu'à une distance respectueuse – de Freud, Jung et Ferenczi.

A travers ce personnage imaginaire d'Anna, j'ai voulu entre autres illustrer la naissance de la Psychanalyse, en l'impliquant directement dans les découvertes thérapeutiques de Freud. *A contrario*, c'est la Psychanalyse naissante qui va permettre – mais seulement jusqu'à un certain point – d'éclairer et de démêler les problématiques traumatiques d'Anna, qui le seront tout autant par le concours de la Littérature et des Arts, tant elle en est pétrie, rêvant et pensant par le biais d'œuvres qui l'accompagnent tout le long de la traversée : poésie, musique, peinture, sculpture... sans oublier la couture, qu'elle élève au rang d'art, tant sa créativité et sa personnalité s'expriment par les habits qu'elle se confectionne. Sans oublier non plus le fait que c'est aussi par le biais des rencontres, amicales ou plus inquiétantes, qu'elle fera le jour comme la nuit, qu'elle sera menée au cœur de son propre mystère.

Anna mais aussi Sabina Spielrein



Le grand public ne connaît Sabina Spielrein, au mieux, que comme patiente de Carl Gustav Jung (la première qu'il ait traitée par la Psychanalyse, constituant son « cas d'apprentissage », comme il l'écrit dans une lettre à Freud) et, au pire, comme amante, même épisodique, de ce même Carl Gustav. Affaire qui, au passage, permettra à Freud – dont s'est saisi mademoiselle Spielrein, une fois que Carl Gustav l'ait rejetée – de commencer à élaborer le concept de contre-transfert et penser la nécessité de la définition du cadre, et du hors-cadre, thérapeutique.

Mais ce que l'on sait moins, c'est que Sabina Naftulovna Spielrein (1885-1942), jeune Juive russe venue se faire soigner d'une grave hystérie à Zürich, en 1904, était déjà en 1909 une brillante étudiante en Médecine et que, embrassant les théories analytiques du Professeur Freud, elle a même été au-devant, par les recherches qu'elle a menées sur la destructivité à l'œuvre au sein de chaque être vivant, et plus particulièrement au sein de la psyché de chaque être humain (dans *La destruction comme cause du devenir*, publié dans le *Jahrbuch* dirigé par Jung et Freud, en 1912), inspirant bien plus tard à un Freud, tout d'abord sceptique, rien moins que les concepts de « pulsion de vie » et « pulsion de mort », dans *Au-delà du principe de plaisir* (1920), où ce dernier ne rendra hommage à cette préceuse... qu'en une note de bas de page !

C'est une grande importance que revêt pour moi la personne de Sabina Spielrein, ayant en partie inspiré le personnage d'Anna, par sa naissance russe, par sa judéité, par sa volonté farouche d'étudier la Médecine – tout comme Anna, la Littérature –, malgré les symptômes hystériques la conduisant à se faire soigner au cœur de l'Europe.

Si à première vue elle n'apparaît qu'en creux dans le roman, elle ne nous révélera pas moins que le cœur de sa pensée théorique et de ses sentiments (dont nous avons des traces précieuses, par le biais de son Journal), notamment par un dialogue particulier avec Anna. Elle sera également au cœur des atermoiements, sur le paquebot, d'un Jung tentant de justifier comme il le peut, avant tout à lui-même – mais aussi, plus largement, théoriquement – son penchant à un polyamour de mauvais aloi, en ce qu'il ne serait pas prêt à le reconnaître chez son épouse. Ses recherches sur la destructivité à l'œuvre dans la psyché, relatées bien malgré lui par Jung à Freud et à Ferenczi, seront aussi au cœur de leurs discussions.

Le tragique de la destinée de Sabina a aussi de quoi émouvoir et retenir l'attention : particulièrement active et novatrice, de retour dans sa Russie natale en 1923, elle traitera des enfants difficiles, voire délinquants, par la Psychanalyse... avant d'être exécutée avec ses deux filles par les nazis, à Rostov-sur-le-Don, le 12 août 1942, lors du massacre de Zmievskaïa Balka, où 2700 juifs connaîtront le même sort.

Mais en 1909, encore prise dans sa passion pour son thérapeute, le Docteur Jung, c'est une toute jeune et néanmoins extrêmement intelligente Sabina, que nous avons le plaisir de découvrir et qui, par ses recherches, nous montre que les femmes étaient bien plus actives dans le mouvement psychanalytique qu'on a bien voulu le retenir, à l'instar d'Emma Eckstein et d'Emma Jung, dont il sera aussi question.



**Cette photographie a été prise à la Clark University, Worcester,
où ont été prononcées les conférences en août 1909.**

**De haut en bas, et de gauche à droite :
Abraham Brill, Ernest Jones, Sándor Ferenczi,
Sigmund Freud, Stanley Granville Hall, Carl Gustav Jung.**

F

Sándor Ferenczi

Neurologue et psychanalyste hongrois, Sándor Ferenczi (1873-1933) est, de nos compères, le moins connu des trois. On peut même dire qu'il est, malheureusement, assez méconnu en France... alors qu'à notre sens c'est peut-être le plus fin et le plus doué, tant au niveau thérapeutique (grâce à des expérimentations audacieuses et une grande abnégation, faisant fi de la position de surplomb du psychanalyste) que théorique : c'est à lui que l'on doit, comme couronnement de ses découvertes, le concept d'une importance capitale qu'est « l'identification à l'agresseur », dont on ferait bien de se souvenir qu'il a vu le jour il y a presque un siècle, ce qui nous permettrait d'enfin mieux comprendre les phénomènes d'emprise et de manipulation régissant tant de rapports humains, détruisant tant de sujets en puissance, notamment des enfants, sur lesquels Ferenczi a particulièrement travaillé (dans *Confusion de langue entre l'adulte et l'enfant*, 1932).

La postérité gardera davantage en mémoire « le syndrome de Stockholm » (Niels Bejerot, 1973) que la patiente et minutieuse élaboration de « l'identification à l'agresseur ». C'est un fait : on se souvient mieux d'un autre que de Sándor. Tout comme Carl Gustav, en tant que figure capable d'élargir la Psychanalyse au-delà du cercle viennois juif, sera bien davantage investi par Freud du rôle d'héritier potentiel du mouvement psychanalytique, que Sándor qui, étant lui-même Juif, ne pourrait tenir ce rôle de la même manière. En outre, ses découvertes majeures sur le traumatisme, à partir de 1920, conduiront progressivement à des dissensions entre les deux hommes, très proches jusque-là et, sur la fin de sa vie, à une sorte de marginalisation de Ferenczi au sein du mouvement psychanalytique.

N'étant pas directement invité, en 1909, à prononcer des conférences à la Clark University, il sera cependant du voyage en Amérique sur la proposition de l'accompagner faite par Freud (ils se connaissent seulement depuis un an), voyant en lui un compagnon de choix, qui l'aidera de surcroît, chaque matin, à peaufiner les conférences qu'il prononcera l'après-midi. Au fils des discussions sur le paquebot, Ferenczi éclairera Freud sur bien des sujets, parfois ludiquement, lui offrant un point de vue que le patriarche n'aurait, sans lui, pas eu.

Sa bonne humeur indéfectible – envers, pourtant, d'une certaine mélancolie, voire d'un réel désarroi quant à ses choix amoureux –, son esprit visionnaire et ses considérations sur le traumatisme, irrigueront tout le roman, éclairant l'histoire d'Anna, qu'il ne connaît pas personnellement, mais dont nous avons souhaité qu'il se fasse l'écho.

Son rôle sera déterminant dans la compréhension, par Freud, du dénouement.

Sigmund Freud

On pourrait penser qu'il n'est plus nécessaire de présenter Sigmund Freud (1856-1939), le célèbre inventeur de la Psychanalyse... Mais ce statut incontesté qu'on lui reconnaît aujourd'hui – qu'on lui a reconnu, même, de son vivant – ne doit pas faire oublier que cette aventure s'est faite dans l'adversité et a demandé, comme pour toute discipline radicalement novatrice, un travail acharné de la part d'un jeune neurologue juif presque étranger en sa propre ville, Vienne, tant il lui a fallu de ténacité, contre l'intelligentsia et l'Université de Médecine, pour prouver le bienfondé de la nouvelle science, s'appuyant sur des observations cliniques et une thérapeutique jusque-là inusitées.

En 1909, date à laquelle se déroule le roman, des découvertes et des tournants majeurs ont déjà été accomplis ou sont en train de s'accomplir (par exemple la relégation de « la théorie de la séduction » au profit du « complexe d'Œdipe »), mais les grandes œuvres à portée philosophique et anthropologique (*L'avenir d'une illusion*, 1927 ; *Malaise dans la civilisation*, 1930) restent à écrire.

Ce à quoi s'attache précisément le roman est à retracer cette ébullition permanente de la pensée de Freud, à la date précise des conférences d'août 1909 à Worcester, qui donneront lieu à l'œuvre de vulgarisation que sont les *Cinq leçons sur la Psychanalyse*. Il s'agit de montrer à la fois comment il en est venu jusque-là, thérapeutiquement et scientifiquement parlant, mais aussi quels sont les concepts majeurs déjà en germe pour les décennies à venir.

Comme pour Carl Gustav Jung et Sándor Ferenczi, j'ai voulu montrer (tant cela est frappant à la lecture de leurs correspondances et journaux) en quelle mesure les soubassements de la Psychanalyse reposaient tant sur des problématiques existentielles propres à chacun, que sur leurs échanges cliniques et conceptuels incessants. Sans oublier – et c'est là un des points les plus importants – que c'est l'attention toute nouvelle que ces trois médecins portaient à leurs patientes et patients, qui leur a permis des découvertes d'un nouvel ordre, à l'instar de la « *talking cure* » par laquelle Anna O. (nom attribué à Bertha Pappenheim, dans les *Études sur l'hystérie*, 1895) impose une véritable écoute à un très jeune médecin, comprenant alors que ce dont ont besoin les patients, avant toute autre chose, c'est d'être entendus.

Le personnage imaginaire d'Anna, menant Freud par le bout du nez du haut de ses 19 ans, en 1886, illustre bien sûr cette réalité d'un Freud se sachant davantage redevable à ses patients, concernant l'élaboration de ses théories, qu'on le prétend parfois.

Par le biais de Sigmund Freud ainsi traité en tant que personnage de roman, ce qui m'intéressait était donc de rendre compte d'une théorie et d'une thérapeutique vivantes, en perpétuel devenir, grâce aux échanges incessants avec les patients et les autres médecins de l'époque qui voulaient bien être réceptifs à ses hypothèses, ouvrant la voie – malgré et grâce aux dissensions – à d'autres hypothèses, toutes au service de l'exploration et de la tentative de compréhension de la psyché.

G

Goldmund

Si c'est le plus souvent par les yeux d'Anna, ainsi que par le biais des trois psychanalystes, que l'on voit les choses, ces dernières nous sont aussi racontées par le prisme de Goldmund, dont l'éclairage et le point de vue sont, nécessairement, sensiblement différents.

Goldmund Lichtenberg est certainement né la même année qu'Anna, d'une famille de la petite bourgeoisie viennoise, dont nous savons peu de choses. En revanche, ce que nous savons de lui, c'est qu'il est sans doute aussi passionné de Géographie et de Géopolitique qu'Anna de Littérature, et que leurs discussions s'entrecroisent à ce propos. C'est entre le Volksgarten et la Bibliothèque, à Vienne, qu'ils se rencontrent, quelques mois après l'arrivée d'Anna. Ils vont tous les deux commencer leur année universitaire, dans leurs disciplines de prédilections respectives. Goldmund pourra les poursuivre, jusqu'à devenir Professeur de Géographie, quand Anna devra sacrifier très rapidement à la maternité.

Le couple a donc accompagné le fils aîné, Wilhelm, pour l'installer en qualité d'étudiant-chercheur à la Clark University de Worcester, où Freud et Jung prononcent leurs conférences en août 1909. C'est le cœur serré qu'ils s'en retournent sur le vieux continent... car malgré les dissensions silencieuses qui bientôt apparaîtront, ce qui les unit est en partie l'amour qu'ils portent, chacun et ensemble, à leurs enfants. L'amour qu'ils se portent, aussi, même si des chemins de traverse semblent les éloigner plus que de raison.

C'est par les amitiés que Goldmund va lier, d'un côté avec Carl Gustav Jung et, d'un autre, avec Alex, un gars de la troisième classe, qu'il va tenter de se maintenir à flot, quand sa dulcinée semble s'éloigner.



C'est aussi en grande partie par ses yeux que nous allons découvrir l'envers du décor paquebot, ou plutôt par le biais de ses appareils photo : la photographie « portable », encore à ses balbutiements, est le truchement par lequel il regarde les choses et les gens, dessinant au fur et à mesure de la traversée une véritable histoire parallèle à celle d'Anna.

Pétri, tout comme Carl Gustav et Anna, de l'Odyssée, cette traversée en est une, aussi, pour lui.

J

Carl Gustav Jung

Il est avant tout à noter que c'est bel et bien par le biais de Carl Gustav Jung, qui avait déjà des contacts aux U.S.A. en 1909, que le voyage a été possible : c'est lui seul qui, initialement, avait été invité à prononcer des conférences à la Clark University — ce qu'il fera concernant ses recherches : sur les tests d'association de mots, sur l'importance de la constellation familiale et sur les conflits psychiques dans l'enfance. C'est donc par l'intercession de Jung auprès de Stanley Granville Hall, le directeur de l'Université de Worcester, que Freud a lui-même pu prononcer ses fameuses conférences.

Carl Gustav Jung (1875-1961) est déjà, en 1909, un psychiatre hautement reconnu en Europe et jusqu'au U.S.A., œuvrant en tant que second à la clinique d'avant-garde du Burghölzli, à Zürich. Freud, entamant une correspondance avec lui dès 1906 — suite à l'envoi par Jung, de 19 ans son cadet, de ses *Études diagnostiques d'association* —, verra rapidement en lui son dauphin... ce à quoi se prêtera bon an mal an un Carl Gustav désirant moins continuer l'œuvre du patriarche que mener à bien ses propres recherches théoriques et thérapeutiques, qui le mèneront à inventer la Psychologie analytique, se distinguant de la Psychanalyse par des concepts tels que les figures archétypales, l'inconscient collectif ou encore la synchronicité, tous au service de la question de l'individuation, par laquelle l'âme du sujet doit advenir à elle-même.

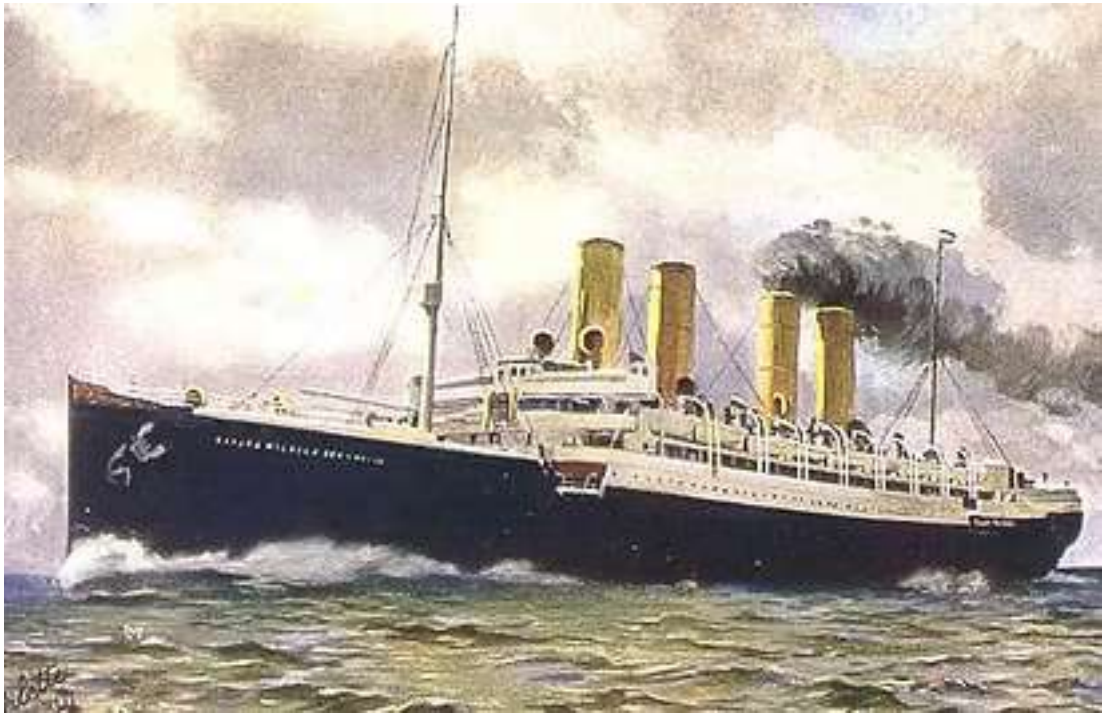
Il n'en reste pas moins que le fort « complexe paternel » les unissant, entretenu de part et d'autre, conduira inévitablement à une rupture douloureuse, dont on sent déjà les prémises sur le paquebot, que ce soit dans les monologues de l'un ou de l'autre, ou les dialogues à deux ou à trois, Sándor Ferenczi souffrant manifestement de la préférence que le patriarche accorde à Jung plutôt qu'à lui.

Il pourra sembler à certains que le personnage de Jung soit traité avec une certaine ironie — ce qui n'est pas faux, tant Carl Gustav nous semble « humain, trop humain », selon le mot de Nietzsche. Se jouant de l'ordre établi (ce qui n'est pas un mal) comme des femmes (ce qui est davantage problématique), il adapte ses théories à ses désirs... sans manquer de génie pour certaines découvertes dont nous lui sommes, encore aujourd'hui, redevables.

Bien plus proche, théoriquement, de Freud qu'il ne veut le reconnaître (la réciproque étant vraie, également), il nous semble dommage qu'ils n'aient pu tous deux faire évoluer leur relation et leurs dissensions vers des recherches communes, qui n'auraient pas nécessairement nuit à leur originalité à chacun, mais auraient continué à la féconder. La faute en est certainement à leurs caractères et à leur différence d'âge conséquente.

Jung trouvera en Goldmund Lichtenberg, l'époux d'Anna, un confident inattendu, pour des discussions entre retenue (surtout pour le second) et franches révélations (surtout pour le premier).

Carl Gustav ne manquera pas de voir en Anna une belle Juive, comme il les affectionne, peu conventionnelle — ce qui titillera malencontreusement sa représentation du mariage, le sien battant précisément de l'aile, suite à « l'affaire Sabina ».



Le Kaiser Wilhelm der Grosse



O

L'Océan

Homme libre, toujours tu chériras la mer !
La mer est ton miroir; tu contemples ton âme
Dans le déroulement infini de sa lame,
Et ton esprit n'est pas un gouffre moins amer.

Charles Baudelaire, *L'homme et la mer*

Il pourrait aller de soi de dire que l'Océan est la toile de fond de l'histoire, portant le paquebot et les personnages. Mais, en réalité, il ne se réduit dans le roman ni à un vague paysage d'arrière-plan, ni à une masse d'eau brinquebalant les choses et les gens.

L'Océan, calme ou véhément, lumineux ou ténébreux, accompagne (ou précède, même) les états psychiques de chacun des personnages. D'une beauté à nulle autre pareille — bien qu'inquiétante, souvent —, il est, comme le temps et l'espace selon Emmanuel Kant, la condition de possibilité du déroulement de l'histoire : des situations, des discussions, des réminiscences... qui, sans lui, ne seraient pas advenues telles quelles, dans ce huis clos ouvert sur un ciel et une mer en constante union, pour le meilleur et pour le pire.

Il s'est sans doute ainsi imposé parce que la rédaction du roman s'est faite au cœur de l'Atlantique Nord, à Saint-Pierre-et-Miquelon, d'où je voyais l'Océan de ma fenêtre, et où les longues marches, quelle que soit l'heure du jour, me présentaient des couleurs du ciel et de la mer entremêlés que je n'aurais jamais soupçonnées : du bleu le plus sombre au vert émeraude, en passant — ne serait-ce qu'une seule fois — par le sépia.

Chaque océan a ses humeurs, ses tonalités et, tels les nuages et les atmosphères, j'aime à penser que l'Atlantique Nord, précisément, a infléchi la psyché des personnages, portant leurs questionnements, leurs revirements, leurs états de grâce, lors d'une contemplation nocturne ou matinale.

Et chacun sait que, quand on a vécu au bord de l'Océan, il est difficile, par la suite, de s'en exiler.



Hoboken, port d'attache de la Compagnie Norddeutscher Lloyd



P

Le Paquebot

Le paquebot, comme théâtre de l'intrigue, s'est imposé de lui-même, à partir du moment où mon projet était, entre autres, de relater les cinq conférences que Sigmund Freud a prononcées à la Clark University de Worcester, donnant naissance à l'ouvrage de vulgarisation que sont les *Cinq leçons sur la Psychanalyse*. Pourquoi sur le paquebot plutôt qu'ailleurs ? Pourquoi pas aux U.S.A ? Ou à Vienne ? Je ne saurais précisément répondre à ces questions... à part reconnaître que voyager fait partie de ma nature, tout comme l'Océan Atlantique porte une partie de ce que je suis. Peut-être, aussi, le voyage était-il le dénominateur commun de tous mes personnages, exilés ou voyageant de leur plein gré.

Je ne me rendais sans doute pas compte, au début, à quel point ce fabuleux vapeur (le premier du genre par sa taille, sa rapidité, ses décorations et ses équipements) allait proposer un espace et une temporalité idéales pour laisser réémerger le traumatisme d'Anna. Car le paquebot permet un huis clos, paradoxalement tout à fait ouvert, sur le ciel et la mer, et ouvrant une dimension inédite dans l'existence des passagers qui, ayant peu à faire, ont le loisir de se pencher sur eux-mêmes, par le biais des rencontres fortuites, occasionnées par la configuration des lieux.

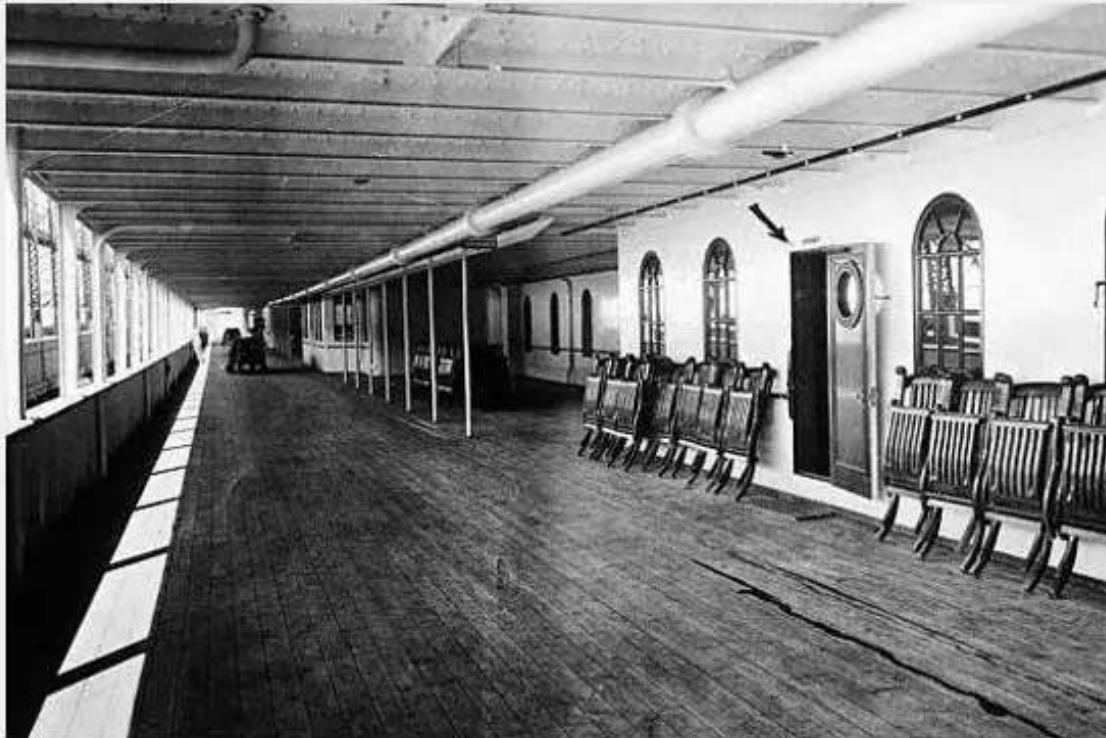
J'ai donc découvert petit à petit ce paquebot, le *Kaiser Wilhelm der Grosse*, mis en service en 1897, premier d'une série de quatre – les fameux *sister-ships* – qui, s'il a bel et bien remporté le ruban bleu dès 1898 (en faisant le paquebot le plus rapide sur l'océan), n'en effectuera pas moins cette traversée non pas, comme à son habitude, en cinq jours – comme *Cinq leçons sur la Psychanalyse*, ce qui était bien commode ! – mais en neuf jours... ce que j'ai découvert, alors que mon écriture était déjà lancée à pleine vapeur, en tombant sur une lettre de Carl Gustav Jung à sa femme Emma, faisant état de l'effroyable tempête qui secoua le bateau au beau milieu de la traversée. Finalement, ce fut une aubaine, car ce que je voulais raconter ne faisant qu'enfler (et ne se réduisant plus du tout à ces Cinq leçons), j'avais besoin de bien davantage que cinq parties.

Souhaitant être au plus près de la réalité historique – tant concernant la Psychanalyse que les pays que mes personnages ont traversés, ainsi que sur divers aspects, tels les modes vestimentaires, etc... –, je me suis alors frénétiquement documentée sur les paquebots en général, et sur celui-ci en particulier : comparé au *Titanic*, il y a sur le *Kaiser* moins de documents. Chacun m'a donc été précieux, qu'il s'agisse des plans, des articles sur la machine à triple expansion, des photos des cabines et des ponts... tous glanés sur des ouvrages épuisés, mais que j'ai pu trouver en occasion, ou sur Internet. Mais à l'époque où l'IA n'existait pas, ce fut un travail assez lent. Ce qui a aussi fait son charme : celui de l'enquête que l'on mène patiemment... avec certains revirements. La Bibliothèque de Saint-Pierre-et-Miquelon, où je me trouvais au début de la rédaction, possédait aussi un bon fond sur la marine, que j'ai pu éplucher à loisir.

Chaque description (les Promenades, la salle à manger et le salon de musique des premières classes, celui des secondes, la bibliothèque, le gaillard d'avant, la machine, le nid-de-pie...) s'appuie donc le plus souvent sur une photographie. Et quand je n'en trouvais pas, je me suis autorisée à aller en glaner quelques-unes des *sisters-ships* : *le Kronprinz Wilhelm* (pour son fabuleux « café de Vienne », vert et or), *le Kaiser Wilhelm II* et *le Kronprinzessin Cecilie*. Les informations pléthoriques sur le *Titanic* m'ont aussi aidées à comprendre le fonctionnement, à plusieurs niveaux, d'un paquebot. Mon imagination a fait le reste...



Le Fumoir



Un Promenoir

Avant que vous découvriez par vous-mêmes le navire au fur et à mesure de votre lecture, l'on peut toucher un mot de la tragique destinée pour laquelle il avait été conçu, dès le début : sa ligne élégante, son luxe et sa rapidité ne doivent pas faire oublier qu'il est né de la volonté de l'Empereur Wilhelm II de doter l'Allemagne d'une armada de premier plan. En 1914, transformé en croiseur auxiliaire, après avoir capturé et coulé plusieurs navires de guerre, il est touché le 26 août par le croiseur britannique *Highflyer*, et sabordé par son propre équipage. Il touche le fond au large de Rio de Oro, au Sahara occidental.

Les paquebots aussi naissent, vivent et meurent.

Carine Gaubert - Le Bourdon

T

Trois critiques de grands lecteurs



Antoine Glémain

Un très beau livre, vraiment.

Il y est question, bien sûr, des débuts de la psychanalyse : le voyage de Freud aux USA, les désaccords entre Freud, Jung et Ferenczi, etc. Mais, en fait, à travers la naissance de la psychanalyse, c'est toute une époque - juste avant le grand naufrage civilisationnel de la première guerre mondiale - que le roman fait revivre avec netteté : les migrations européennes et transatlantiques, les luttes ouvrières et le socialisme, les Juifs, l'antisémitisme et le sionisme, le féminisme, l'occultisme, la photographie, l'opéra et le jazz, la mode... , notamment en référence à des artistes de cette époque (Zweig, Hesse, Musil, Klimt...).

Parmi tous ces motifs, celui qui se dégage peu à peu et finit, me semble-t-il, par sous-tendre tous les autres est celui du féminisme. Freud, Jung et Ferenczi occupent d'abord le devant de la scène et ne la quittent jamais tout à fait, mais, insensiblement, ils sont supplantés par le personnage fictif d'Anna Lichtenberg et les autres femmes (réelles ou fictives) qui lui font écho. Au point où le roman peut être perçu comme une relecture féministe, après quelques autres, de l'histoire de la psychanalyse, où le rôle fascinant de Sabina Spielrein par exemple, est bien mis en valeur. Il ne s'agit cependant en aucun cas d'un renversement grossier des "pères fondateurs" : Anna et ses consœurs se nourrissent de la distinction *anima/animus* de Jung (suggérée par son épouse ?), des intuitions de Ferenczi et de tout le travail de Freud pour proposer leur analyse décalée de la psyché humaine.

Que ce livre soit ancré dans une réalité historique très précise n'empêche pas la prééminence de la fiction. De ce point de vue, le personnage d'Anna Lichtenberg est une création superbe, tout en subtiles relations avec la constellation des personnages réels dont elle se grandit et qu'elle grandit elle-même. Dans la mesure où il dessine un autoportrait, ce n'est pas du tout à la manière de l'actuelle "autofiction", qui, le plus souvent au contraire, aplatit tout. Le personnage du mari, Goldmund, paraît longtemps effacé, mais il se révèle aussi finalement dans sa tendresse comme dans l'acuité de son regard de photographe (qui donne lieu à de très belles pages). Dans le couple Anna/Goldmund, l'une n'est pas l'*anima* et l'autre l'*animus*, ils ont chacun la double polarité.

Je garde le plus important (à mes yeux) pour la fin. L'écriture de la romancière est à la hauteur de son projet romanesque. Elle est maîtrisée de bout en bout dans ce voyage au long cours, mais avec des éclairs d'humour, de détente, de lâcher-prise, toujours bienvenus. Une grande qualité de cette écriture est sa clarté et sa précision, y compris et surtout quand elle s'aventure en zones étranges, voire fantastiques. Elle se distingue aussi par sa délicatesse et son intensité, pour reprendre les termes utilisés par le livre lui-même à propos d'une nouvelle de Zweig. J'admire tout particulièrement sa musicalité, le jeu des correspondances qu'elle parvient à tisser de bout en bout entre les descriptions des corps, des objets, des parures, des machines, des éléments naturels... et les états d'âme de ses personnages.

Critique d'Antoine Glémain,

professeur de philosophie, publiée par Babelio

et reproduite avec l'autorisation de l'auteur.

Jean-Luc Nativelle

Le 15 août dernier a été publié le premier roman de Carine le Bourdon, *Des Profondeurs*, aux éditions Les Perséides. Je pèse mes mots, pour dire que c'est un roman magistral, de ceux qui comptent une fois qu'on les a lus - et ils ne sont pas si nombreux. 1909. Un paquebot part de New York en direction de l'Europe avec à son bord Freud, Ferenczi et Jung, qui viennent de donner une série de conférences en Amérique (vrai). S'y trouve aussi un couple (fictif), Anna et Goldmund Lichtenberg. Pendant que les uns inventent la psychanalyse au cours de discussions parfois techniques mais passionnantes, les autres affrontent les questions et les doutes d'une riche histoire d'amour de plus de vingt ans. Mais ce résumé maladroit - et il ne peut être que maladroit - ne dit rien de l'essentiel. L'essentiel ici c'est l'écriture, sa maîtrise, sa densité, sa beauté. Qui vous impose de prendre le temps, qui s'arrête sur des détails devenus soudain passionnants, qui fait d'un décor beaucoup plus qu'un décor, et de la moindre action un élément dramatique important. Une seule et infime illustration, au début du livre, lorsque Freud s'est isolé pour vivre le départ du paquebot loin de la foule des passagers : "Suavement, les bouffées de cigare ancrèrent Sigmund Freud dans le moment. Il ne le traitait pas comme un objet dont on usait accessoirement et dont on irait jeter indifféremment le moignon inutilisable, quelques minutes plus tard. Non : le cigare faisait partie intégrante de sa mise, et davantage encore. Il était le point d'interrogation, toujours en mouvement, ponctuant sa personne entière. Le médium indispensable à sa pensée." Un écrivain qui vous arrête un moment par son style, pour donner sens à ces images connues où Freud est, presque toujours, en train de fumer, ne peut pas être totalement mauvais... Et tout est comme ça - tout le temps que Goldmund passe à délayer les bottines de sa femme endormie, vous le passez avec lui ; toute la méditation de Freud sur le concept de pulsion de mort en train de germer dans son esprit, vous la suivez pas à pas ; toute cette journée de tempête au milieu de l'Atlantique, vous en sentez l'humidité sur votre visage ; et cette épingle à chapeau, perdue, comme une sorte de symptôme récurrent d'un malaise qui s'installe, vous la cherchez sous les meubles avec Anna. Et même... même lorsque apparaît le fantastique, on est pris par ce qu'on nous raconte parce qu'on nous le raconte avec finesse, avec doigté, avec intelligence. Pas du fantastique pour faire genre et qui ne tient pas la route. Mais du fantastique qui s'impose de lui-même, parce qu'Anna a vécu une névrose et se bat encore avec ses démons, et parce que Freud et ses comparses ont flirté avec le spiritisme, avec une forme de mysticisme parfois. Ne pas donner voix à ce fantastique - un livre qu'on n'arrive pas à ouvrir, une présence invisible qu'on sent - eût été un manque dans un livre comme celui-là. Et moi qui n'aime pas le fantastique, et qui ne lis à la rigueur que Murakami, je lis *Des Profondeurs* avec bonheur et j'y accepte tout ce qu'on m'y raconte. Allez au moins humer le livre en librairie. Commandez-le chez votre libraire préféré ou directement sur le site de l'éditeur. Mais au moins ne passez pas à côté de lui au profit du dernier de X ou du prochain de Y. C'est un livre exigeant, qui compte près de 800 pages (pour seulement 25 euros) - mais il fallait bien ça pour habiter la lenteur et la masse du paquebot durant le voyage. Et c'est un livre unique, qui agrandit notre expérience.

Critique de Jean-Luc Nativelle,

professeur de philosophie et romancier, publiée par Babelio

et reproduite avec l'autorisation de l'auteur.

Yvon Quiniou

Lire impérativement *Des Profondeurs* de C. Gaubert

Ce billet va surprendre, mais je m'y lance pour inviter tout de suite à lire le livre *Des profondeurs* de Carine Gaubert. Je n'en ai lu que la moitié alors qu'il fait tout de même près de 800 pages. Mais je suis tellement pris et ému par cette lecture que je dois dire tout de suite mon admiration pour une écrivaine que je découvre et que la presse littéraire hors des modes médiatiques devrait faire connaître. Voici donc son originalité absolue, qui tient à ses compétences combinées de philosophe, de psychologue et de poète.

Le livre raconte le retour d'une femme, Anna accompagnée de son mari, d'un colloque sur la psychanalyse aux Etats-Unis avec Freud, Jung et d'autres car elle est passionnée par cette discipline et sa thérapeutique à laquelle elle dut recourir dans son adolescence. Le récit décrit ce retour sur notre continent, à plusieurs niveaux d'intérêt. Le voyage lui-même qui nous fait partager l'intimité d'un couple avec sa complicité, ses échanges, voire ses brefs moments d'inquiétude dans un bateau aux trois niveaux de confort, mais qui permettent à chaque fois des rencontres passagères et inédites. Mais surtout, ils permettent d'accéder au spectacle de la mer, que Anna adore contempler : c'est là une dimension admirable de ce livre, celle de l'évocation de cette mer avec ses flots constants mais différents, avec sa fluidité qui vous emporte dans le temps, vous fait rêver à son écoulement ou, au contraire, se déchaîne et déclenche des émois liés à l'imaginaire et à son inconscient jusque-là refoulé. La littérature triomphe ici, dans son lyrisme poétique et affectif, en écho aux flots de l'océan et en se renouvelant en permanence.

Mais il y a aussi, c'était attendu et espéré, l'entrée dans l'univers de la psychiatrie ou, plutôt, de la psychanalyse à travers les échanges aigus, mais précis et passionnants, de leurs représentants, Freud en tête mais sans désir de domination sur ses collègues-amis, dont Ferenczi. A travers son héroïne, Anna, qui a connu douloureusement sa thérapeutique autrefois, avec Freud lui-même, l'auteure du livre fait la preuve de sa compétence dans ce domaine, mais sans la moindre lourdeur et avec des aperçus sur la sexualité et l'enfance qui rendent captivantes les discussions qu'elle rapporte. Et ce qui étonne c'est le mélange ou la juxtaposition de ces deux dimensions, à quoi s'ajoute celle d'un imaginaire que le récit va accentuer, où se mêlent souvenirs, fantasmes et aspirations qui vont encore s'accroître dans la deuxième partie (si l'on peut dire) de l'ouvrage, renouvelant son inspiration !

Dernière remarque sous forme d'interrogation : comment lire un livre pareil au vu sa richesse, sa complexité et sa longueur, qui ne nuisent en rien à sa limpidité ? Je recommande au futur lecteur ma manière à moi, indépendamment de mon travail de philosophe qui me prend beaucoup de temps... sachant que je procéderais de toute façon de la même manière. Donc : il faut lire le livre par morceaux (si je puis dire) ou passages pour pouvoir apprécier chacun à travers le retentissement affectif et intellectuel qu'il a sur nous, qui dure et dont on doit profiter !

Critique du philosophe Yvon Quiniou

publiée par Mediapart

et reproduite avec l'autorisation de l'auteur.

DÉDICACE



CARINE
GAUBERT
LE BOURDON
SAMEDI 15 AOÛT
14h30 - 18h30



L'auteurice sera très heureuse de vous faire découvrir plus avant son roman,
ou d'échanger à partir de vos retours de lecteur,
à l'espace culturel Leclerc Pôle Sud, à Basse-Goullaine.



Carine Gaubert-Le Bourdon, outre qu'elle est une ancienne élève du Lycée Clemenceau, est professeure de philosophie, diplômée de psychanalyse et poétesse.

Avec son roman « Des Profondeurs », elle livre un texte nourri de ses nombreuses explorations artistiques et théoriques, dont l'écriture, pour naviguer dans les méandres de la psyché, entrelace avec bonheur narration et réflexion, onirisme et fantastique.